

Résister aux régimes totalitaires dans l'Allemagne du XX^e siècle, une histoire familiale

Conférence du 9 février 2015 de Madame le pasteur Agnès Von Kirchbach

La Grande Histoire passe toujours par l'histoire des familles. Elle y est vécue, subie et, parfois suscite des réactions vives au sein même du foyer.

La seconde guerre mondiale a bouleversé l'Europe avec ses batailles, ses morts et ses atrocités.

Dans les années 1950, il n'était pas évident d'être allemand avec l'histoire de la honte, des camps, d'Auschwitz. Née avec cet héritage bouleversant, il fallait faire avec cette histoire et prendre position car on ne pouvait pas effacer ce drame.

Après avoir passé mon bac, je suis allée travailler dans un kibboutz en Israël. L'accueil qui m'a été fait était un vrai cadeau car beaucoup de personnes avaient vécu la déportation et portaient toujours leur numéro tatoué sur le bras gauche. Ce fut une expérience politique, humaine et spirituelle dans une quête commune pour construire la paix. J'ai suivi ensuite des études de biologie avant de me diriger vers la théologie.

Ma famille originaire de l'Est était en zone occupée soviétique. Mes parents furent expropriés, les hommes emprisonnés, les femmes et enfants en camps sur les îles dans la Mer Baltique. Ma mère et grand-mère s'enfuirent pour passer en zone libre en Allemagne du Nord mais la famille paternelle est restée à l'est sous domination soviétique d'où séparation de la famille. Il fallait donc passer la frontière pour les voir et les conditions étaient difficiles.

En Allemagne de l'Est, les enfants dès 7 ans étaient « invités » à porter le chemisier de la jeunesse communiste tous les lundis. Ceux qui s'y refusaient étaient blâmés devant tout le monde et notés plus sévèrement que les autres enfants. Une surveillance pesante sur les familles veillait à faire respecter l'idéologie. Nos cousins ont pourtant refusé de porter la chemise et l'ont payé fort cher. Impossible pour eux d'étudier au lycée ou en faculté ni d'obtenir un métier à responsabilité, seuls les postes d'artisans très surveillés étaient possibles.

Pour leur rendre visite, il fallait passer à Berlin Est par le « check point » et ne pas se faire remarquer : visage impassible, bagage innocent sans lectures religieuses, mais seulement des ouvrages littéraires ou de poésie.

Agnès fait le choix de rendre visite aux jeunes de Berlin-Est. A l'époque il existe trois types de passages : le « check point » Charlie pour les étrangers, le passage réservé aux Berlinoises et le passage pour les Allemands de l'Ouest. Le trajet se faisait en métro qui devenait souterrain côté Est.

Les nazis juste avant la capitulation ont inondé les tunnels noyant les indésirables : juifs, homosexuels, handicapés mentaux... Les stations étaient fermées avec des barbelés. Arrivée à la gare de Berlin-Est, après une attente d'au moins 2 heures, un contrôle systématique avec interrogatoire était de règle. Le visa de visite n'était que pour la journée. Pour joindre les amis plus éloignés, en Pologne ou en Tchécoslovaquie les envois se faisaient en dissimulant les adresses grâce à des signes écrits afin de ne pas les révéler en cas de fouille approfondie. Beaucoup d'astuces d'habillement, d'accessoires (gants, chaussettes, poches) ont permis ces envois de textes religieux maintenant le moral des familles. Le silence et la prière étaient le chemin de la liberté.

Des camps de sport furent organisés entre jeunes et les pauses de repos devenaient des pauses bibliques afin de ne pas laisser le dernier mot à l'idéologie politique mais de reprendre la parole.

Chaque lundi, les jeunes organisaient une prière à la bougie pour la paix.

Au cours de l'année 1989 l'État avait fini par donner l'ordre de tirer sur la foule en cas de dérapage lors des manifestations dans les grandes villes qui suivirent les temps de prière. Fallait-il continuer ces temps de rassemblement en mettant les autres en danger ?

Au mois de novembre, à la radio, un communiqué lapidaire annonce de nouvelles réglementations pour faciliter les voyages vers l'Ouest en ouvrant le passage à une centaine de personnes, puis sous la pression de la foule, les autorités renoncent à toute formalité aux postes frontières. L'euphorie gagne Berlin et le mur perd son terrifiant pouvoir.

La paix n'est pas un statu quo mais un engagement à vivre.

La liberté est une manière de se tenir ensemble.

Résumé réalisé par Gisèle Thomas